

Scénario du film «1945 - Maréchal Gueorgui Joukov. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze» écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA.

Résumé du scénario :

Le texte retrace le rôle du maréchal Gueorgui Joukov dans la phase finale de la Seconde Guerre mondiale et, en filigrane, le rapport de forces entre les généraux soviétiques, Staline et la mémoire officielle. En novembre 1944, Staline écarte Rokossovski du 1er front de Biélorussie et y place Joukov, lui confiant la direction de l'axe de Berlin. En janvier 1945, les troupes soviétiques ont pratiquement la route ouverte vers la capitale allemande, et Joukov, comme Koniev, propose de lancer l'offensive décisive dès février. Les défenses allemandes sont alors faibles et un plan détaillé d'opération sur Berlin est prêt autour du 10 février.

Mais Staline a d'autres priorités : la conférence de Yalta et la maîtrise politique de l'Europe d'après-guerre. Il détourne des armées de Rokossovski vers la Prusse-Orientale pour "baliser" ce territoire, affaiblissant la couverture du flanc droit de Joukov. Il ne veut pas non plus effrayer les Alliés, surtout Roosevelt, en montrant trop vite la puissance de l'Armée rouge. Il refuse donc à Joukov les renforts demandés et retarde de fait la prise de Berlin. Dans les années 1960, lorsque le maréchal Tchouïkov soutient qu'on aurait pu et dû prendre Berlin en février, il est rappelé à l'ordre politiquement, et Joukov lui-même, dans ses mémoires très censurés, se retrouve à défendre implicitement Staline, tout en restant obsédé par cette question.

L'offensive n'est finalement déclenchée qu'en avril 1945. La bataille des hauteurs de Seelow est particulièrement meurtrière : trois jours d'attaques frontales, 33 000 morts rien que là, et plus de 250 000 morts soviétiques pour l'ensemble de l'opération de Berlin, soit des pertes quotidiennes records. Parallèlement, le texte aborde les violences, pillages et viols commis par des soldats soviétiques et alliés en Allemagne, ainsi que les tentatives de discipline (ordres de Staline et de Koniev, tribunaux militaires, tracts personnels signés de Joukov). Il montre aussi le choc des soldats soviétiques découvrant un niveau de vie européen bien supérieur à celui de l'URSS, ce qui alimente à la fois rancœur et "maraude".

L'auteur brosse un portrait contrasté de Joukov : général brutal capable de gifler un général en service, mais aussi homme qui, en 1941, tient tête à Staline au téléphone, insulte le "Vojd" et lui raccroche au nez, et qui reconnaîtra plus tard sa part de responsabilité dans les erreurs d'avant-guerre. Le texte insiste sur la manière dont la mémoire officielle et les mémoires de Joukov sont remodelées sous pression politique : embellissement de Brejnev, calomnie contre son propre oncle bourgeois pour entrer dans la norme soviétique, silence sur les violences et les débats stratégiques.

Une part importante du récit est consacrée à la découverte, à l'identification et à la gestion ultra-secrète du corps d'Hitler, à laquelle participe l'interprète Elena Rjevskaya. Alors que l'équipe d'enquête estime nécessaire d'éclaircir sans ambiguïté la mort du Führer, Staline choisit de garder ces informations secrètes pour des raisons de pouvoir. Vingt ans plus tard, Joukov découvre, en lisant le livre de Rjevskaya, ce qui s'était réellement passé et se demande comment il a pu ne pas être informé.

Le texte évoque aussi l'insurrection de Prague et le rôle paradoxal de la 1re division de l'armée de Vlassov, qui, après avoir combattu aux côtés des nazis, contribue à libérer la ville contre l'avis de Vlassov lui-même. Enfin, il se conclut sur le défilé de la Victoire du 24 juin 1945, que Staline, après une chute de cheval, décide de laisser à Joukov (sur son célèbre cheval blanc), sur la suppression ultérieure de la Journée de la Victoire par Staline, puis sur sa réintroduction en 1965, au moment même où Joukov, vieillissant, revient brièvement sur le devant de la scène avant de mourir, partiellement trahi par la même machine politique qui l'avait glorifié.

Scénario :

1945 — Gueorgui Joukov

En novembre 1944, Staline, par téléphone, relève de son commandement du 1er front de Biélorussie le maréchal Rokossovski, devant lequel la route de Berlin est ouverte.

Joukov écrit dans son livre *Souvenirs et réflexions* :

« Le Haut Commandement m'a appelé et m'a dit : "Le 1er front de Biélorussie se trouve sur l'axe de Berlin. Nous pensons vous placer sur cette direction." »

Ainsi, à la veille de la victoire, Staline nomme Joukov maréchal en chef — comme il avait autrefois fait de Maïakovski, après sa mort, le principal poète, et de Gorki, avant sa mort, le principal écrivain.

Après la libération de Varsovie en janvier 1945, les troupes du 1er front de Biélorussie avancent rapidement à travers la Pologne.

Le long des routes on plante des panneaux en bois représentant un soldat accroupi en train de rattacher ses bandes molletières, avec l'inscription : « **Nous irons jusqu'à Berlin !** »

Dans les villes polonaises, les couturières voient apparaître d'étranges clientes : nos femmes-régulatrices. Elles leur demandent d'ajuster leur gymnastiorka à leur silhouette : au printemps 1945 elles devront se tenir au vu et au su de toute l'Europe.

Près d'un poste soviétique à la frontière allemande, sur une maison à demi détruite, on peut lire, tracé au goudron, en énormes lettres maladroitement : « **La voilà, la maudite Allemagne !** »

À ce moment-là, les troupes du 1er front de Biélorussie commandé par Joukov ne sont plus qu'à moins d'une centaine de kilomètres de Berlin. On parle alors de la possibilité de prendre Berlin dès février. Joukov écrit :

« En effet, à cette époque, l'ennemi aux abords de Berlin disposait de forces limitées et sa défense était faible. Cela nous était clair. C'est pourquoi le commandement du front donna aux troupes la directive suivante. »

Dans ce document signé de Joukov, on lit : « **Par une attaque rapide, prendre Berlin les 15–16 février.** »

Des propositions d'offensive sur Berlin avaient été soumises au Haut Commandement par Joukov et par le commandant du 1er front d'Ukraine, Koniev, dès les 26 et 28 janvier. Elles furent approuvées. Le flanc droit du 1er front de Biélorussie, celui de Joukov, jouxte la zone d'action du 2e front de

Biélorussie, commandé par Rokossovski. Celui-ci mène alors une offensive contre le groupe allemand en Poméranie orientale. Pour se protéger d'un coup éventuel venant de ce groupe, Joukov s'adresse à Staline :

« Je demande que l'offensive du front ne soit pas arrêtée. Pour assurer notre flanc droit, il suffit de renforcer le front par une armée supplémentaire. »

Ainsi, pour prendre Berlin en février, Joukov demande à Staline une armée de plus. Joukov écrit : « Le Haut Commandant promet d'y réfléchir, mais nous ne reçûmes pas de réponse ce jour-là. Après des discussions supplémentaires, il nous ordonna d'examiner attentivement la question de notre flanc droit, mais refusa d'allouer des forces supplémentaires. »

De ce fait, la décision d'ouvrir l'opération de Berlin en février 1945 reste sans suite.

Cette question est très douloureuse pour Joukov. Dans ses mémoires, il accorde une large place à la controverse : pouvait-on ou non prendre Berlin en février ?

Dans les années 1960, il débat de ce sujet avec le maréchal Tchouïkov, qui pense que « Berlin aurait pu être pris dès février ».

Joukov — qui, en 1945, avait précisément programmé une prise de Berlin en février — s'y oppose fermement en 1965.

Sa controverse s'étire sur huit pages de mémoires. À leur lecture, on a l'impression que Joukov renonça soudain lui-même à l'offensive de février, invoquant la menace sur le flanc venue de Poméranie, où Rokossovski combat la groupement allemand.

Dans la version complète de ses mémoires publiée sous la perestroïka, Joukov ajoute que Tchouïkov avait déjà évoqué en 1945 la possibilité d'une prise de Berlin en février, mais que cela n'avait pas reçu de large publicité, car cela impliquait en réalité une critique des actions de Staline. Joukov n'en dit pas plus — toute critique du dirigeant suffit à le faire taire.

En réalité, dans sa polémique avec Tchouïkov, il défend Staline.

Lorsque Tchouïkov écrit en 1965 que Berlin aurait dû être pris en février, il est immédiatement convoqué et réprimandé au Département politique de l'Armée. Il insiste pourtant :

« Nous avons suffisamment de forces pour l'offensive sur Berlin. Qui nous a retenus ? L'ennemi ou le commandement ? Les deux mois et demi de répit que nous avons laissés à l'ennemi l'ont aidé à préparer la défense de Berlin. »

À quoi on lui répond :

« On ne peut pas noircir notre histoire, sinon sur quoi éduquerons-nous la jeunesse ? »

Joukov n'évoque naturellement pas le plan d'opération de Berlin qu'il avait élaboré au 10 février 1945 et qui sera appliqué plus tard. Berlin, non pris en février, le sera en mai au prix de pertes gigantesques — et l'offensive commencera au moment où les Alliés seront aussi proches de Berlin que les Soviétiques.

Au début de février 1945, les Alliés sont encore loin de Berlin.

Le début de février, c'est la rencontre de Staline, Churchill et Roosevelt à Yalta. À Yalta, on fixe les frontières des zones d'occupation en Allemagne et en Autriche. L'Allemagne de l'Est avec Berlin, la Poméranie et la Prusse-Orientale doivent passer sous contrôle soviétique.

Mais à la veille de Yalta, Staline décide de se couvrir en Prusse-Orientale. Il veut que les troupes soviétiques s'y trouvent déjà de fait au moment où commenceront les négociations territoriales avec les Alliés. Staline arrache donc une partie des armées de Rokossovski qui avançaient vers l'ouest en

Poméranie et les fait pivoter presque à 180 degrés vers la Prusse-Orientale. Aux forces restantes de Rokossovski, Staline ordonne d'avancer quand même vers Berlin.

Rokossovski écrira dans ses mémoires :

« À mon avis, on pouvait remettre la liquidation du groupement allemand encerclé en Prusse et accélérer le dénouement sur la direction de Berlin. »

Autrement dit, Rokossovski considère que, sans la décision inattendue de Staline, l'offensive sur Berlin en février 1945 aurait été réaliste. Mais Rokossovski raisonne en militaire, et Staline en homme politique : il "borne" la Prusse-Orientale. Le front de Rokossovski, affaibli et scindé par Staline, a désormais du mal à couvrir Joukov au nord. Quand Joukov dit qu'il sent une menace allemande venir du nord, il dit vrai. Mais il ne précise pas – ou ne se demande pas – d'où vient cette menace. Or elle vient de ce que, à ce moment-là, Staline se soucie plus de Yalta que de Berlin.

De plus, à l'approche de la conférence de Yalta, Staline décide de ne pas effrayer inutilement les Alliés, surtout Roosevelt, par la puissance de l'Armée rouge, et ne se presse donc pas de prendre Berlin.

Ainsi, pour toute une série de raisons, Staline refuse à Joukov la possibilité d'un coup de main sur Berlin en février 1945, et met ainsi sur la conscience de Joukov un lourd péché. En avril, quand les Allemands auront fortifié la défense de Berlin, l'assaut exigera des sacrifices immenses. Et Joukov fera ces sacrifices.

Le 7 mars 1945, Staline fait venir Joukov à Moscou. Il le reçoit à sa datcha. Il lui parle de la conférence de Yalta. Joukov écrit :

« J'ai compris qu'il était satisfait de ses résultats. »

Les zones d'occupation de l'Allemagne sont en principe convenues. La question des réparations est tranchée. La frontière de la Pologne est décidée.

On fixe aussi les conditions de l'entrée de l'Union soviétique en guerre contre le Japon aux côtés des Alliés.

Joukov écrit :

« Le Haut Commandant dit : "Allons nous dégourdir un peu, sinon je me sens tout engourdi." Tout en lui – son allure, ses gestes, ses paroles – respirait une profonde fatigue physique. Pendant les quatre ans de guerre, Staline s'était sérieusement surmené. Cela ne pouvait qu'affecter son système nerveux. »

Vingt ans plus tard, dans une conversation privée avec l'écrivaine et ancienne interprète militaire du 1er front de Biélorussie, Elena Rjevskaya, Joukov sera plus précis :

« Après la guerre, il était malade. Staline m'a dit lui-même : "J'ai peur même de mon ombre." »

Le maréchal Joukov raconte encore à Elena Rjevskaya :

« Un jour, je roulais en voiture avec Staline. Les vitres de la voiture, c'était comme ça, dix centimètres d'épaisseur. Devant, s'est assis le chef de sa garde personnelle, le général Vlassik. Staline m'a désigné la banquette arrière. »

La voiture avait trois rangées de sièges. Ils roulent donc ainsi : Vlassik devant, derrière lui Staline, et derrière Staline – Joukov. Plus tard, Joukov demande à Vlassik :

« Pourquoi m'a-t-il fait asseoir là ? »

Vlassik répond :

« C'est toujours comme ça. Si on tire par devant, c'est moi qu'on touchera. Et si on tire par derrière,

ce sera vous. »

Voilà Staline.

Et Joukov, à son poste, au front, gifle de ses gants de cuir un chef d'état-major d'armée, général-lieutenant, qui reste au garde-à-vous devant lui. Mais ce même Joukov, le 4 décembre 1941, au moment le plus critique de la guerre, dira au téléphone à Staline que c'est à lui, Joukov, de savoir comment agir au front, et qu'au Kremlin, on peut jouer aux petits soldats de plomb.

Et, pour finir la conversation, il arrose Staline d'une bordée d'injures grossières et raccroche. Et Staline encaisse.

Ce même Joukov, à la veille de la guerre, alors qu'il est chef d'état-major général, au printemps et en été 1941, à la suite de Staline, refuse de réagir aux informations sur l'imminence de l'attaque contre l'URSS.

Plus tard, vingt ans après la guerre, Joukov écrira dans ses mémoires qu'il ne cherche pas à « se décharger de sa part de responsabilité pour les manquements de cette période ».

La rencontre de Staline, Churchill et Roosevelt à Yalta se termine le 11 février. Les 13 et 14 février, les Alliés bombardent Dresde. On avait une information selon laquelle des unités blindées allemandes devaient passer par Dresde. Cette information ne se confirma pas. Les Américains proposent de renoncer au bombardement. Les Britanniques n'annulent pas la décision. 135 000 civils sont tués à Dresde. C'est comparable aux conséquences du bombardement atomique d'Hiroshima, qui aura lieu la même année 1945.

Dresde est l'exemple "classique" de l'extermination de population civile sur le territoire allemand. Mais il existe des exemples non classiques, tant du côté des Alliés que du nôtre.

L'écrivain américain John Dos Passos rappelle après la guerre les mots d'un certain major de l'armée américaine :

« Bien des familles américaines ordinaires seraient horrifiées si elles apprenaient avec quelle complète indifférence à tout ce qui est humain "nos gars" se sont comportés ici. Et notre armée, et l'armée britannique ont eu leur part dans les pillages et les viols. Même si ces crimes ne caractérisent pas nos troupes dans leur ensemble, leur proportion est assez élevée pour donner à notre armée une sinistre réputation, au point que nous pouvons nous aussi être considérés comme une armée de violeurs. »

En juillet 1945, le Sénat américain tient des auditions sur les violences commises par les troupes alliées en Allemagne. Des témoins sont convoqués, notamment sur le viol de deux mille Allemandes à Stuttgart.

D'après les chiffres officiels du parquet militaire soviétique, dans les premiers mois de 1945, 4 148 officiers soviétiques et un très grand nombre de simples soldats de l'Armée rouge sont condamnés par des tribunaux militaires pour brutalités contre la population locale. Plusieurs procès exemplaires se terminent par des condamnations à mort.

La guerre a fait tomber le "rideau de fer" derrière lequel avaient vécu pendant des années les hommes qui composaient l'Armée rouge. Ils avaient grandi dans la conviction qu'en Europe régnaient la faim, les grèves, le chômage. En entrant en Europe, ils découvrent un niveau de vie qui, même dans l'Europe de 1945 en guerre, reste incomparablement plus élevé que le niveau de vie d'avant-guerre en Union soviétique.

L'écrivain Viktor Astafiev écrit :

« Mes pauvres mamans ! Dans chaque ferme, une cour bétonnée, leur propre pompe à eau, des poêles carrelés, tout est rangé, propre, le bétail en bel état. »

Du pain blanc comme les soldats n'en avaient jamais vu même en temps de paix. Ils ne veulent plus manger aux cantines de campagne.

Le pain frais et le lard les rendent presque fous. Chez les habitants où ils mangent, ils vocifèrent :
« Dans mon kolkhoze, ma femme et mes gosses crèvent de faim, et vous, ici, vous vous goinfrez de pain blanc, salauds de bourgeois ! Pourquoi verser notre sang pour vous, pourquoi vous libérer ? C'est nous qu'il faut libérer ! »

Ce désespoir aveugle engendre pillages et violences. En russe apparaît un nouveau mot, *barakholit'* ("faire de la brocante"), qui remplace le terme militaire "marauder".

Dans la propagande, le thème dominant est celui de la vengeance, du châtiment. Ilia Ehrenbourg écrit dans l'article « Sur Berlin » : « Nous les pendrons. » On viole des femmes de tout âge. Nombreux sont les cas où des soldats tuent des officiers qui tentent de s'opposer aux violences. Certains officiers, impuissants, se suicident. Ces cas sont évoqués lors d'une réunion du Conseil militaire du 1er front de Biélorussie, en présence de Joukov.

Le commandant de batterie d'artillerie, le capitaine Alexandre Soljenitsyne, est arrêté en février 1945 en Prusse-Orientale pour des propos critiques, dans ses lettres, sur les capacités de stratège de Staline. Il se retrouve en cellule avec trois officiers. Ils racontent :

« On avait bu, on a fait irruption dans un bain où se trouvaient deux filles. Les filles ont eu le temps de filer. Mais l'une d'elles n'était pas n'importe qui : c'était la protégée du chef du contre-espionnage de l'armée. »

« Oui, écrit Soljenitsyne, nous savions tous très bien que, si ces filles avaient été allemandes, on aurait pu les violer puis les fusiller, et cela aurait presque passé pour un fait d'armes. »

Le futur écrivain Lev Kopelev, alors major, est arrêté en 1945 avec la formule suivante :

« Vous êtes accusé d'avoir, au moment où nos troupes entraient en territoire allemand, entrepris de sauver des Allemands, d'avoir affaibli le moral de nos troupes et mené une agitation contre la haine et la vengeance. »

Lev Kopelev écrit :

« Je suis convaincu que les fripouilles, les maraudeurs, les violeurs ne constituaient qu'une infime minorité, mais ils ont laissé une impression indélébile. »

Bien que Staline ait signé dès le 19 janvier 1945 l'ordre « Sur la conduite à tenir en territoire allemand », la situation, en février-mars, échappe à tout contrôle.

Un ordre sur la conduite en Allemagne est également signé par le commandant du 1er front d'Ukraine, Koniev. L'ordre cite des cas flagrants de violence et de pillage. Des chars sont bourrés de butin au point de ne plus pouvoir combattre en cas d'attaque surprise. Un équipage de chars ivre ouvre le feu sur ses propres troupes et détruit quatre pièces d'artillerie. Des officiers se promènent en uniformes mais dans de vieux carrosses, coiffés de hauts-de-forme, avec des ombrelles de dames. L'ordre de Koniev comporte une longue liste de dégradations et d'affectations en compagnies disciplinaires.

La vague de brutalités n'obéit plus aux ordres. Dans les troupes du 1er front de Biélorussie circule un tract signé de Joukov, où le maréchal appelle personnellement les soldats à ne pas brûler les

maisons, à ne pas violer les femmes allemandes, à ne pas détruire les équipements des usines. Dans ce tract, Joukov qualifie tout cela du mot familier et dangereux de « sabotage ».

« Soldats, dit Joukov, faites attention à ne pas perdre de vue ce pour quoi la Patrie vous a envoyés ici, à cause du jupon d'une fille allemande ! »

Dans ses mémoires, Joukov n'en dit pas un mot, et il ne pouvait pas en parler, même s'il l'avait voulu. La question de la publication de ses mémoires se décide tout en haut. La pression exercée sur le maréchal, quatre fois Héros de l'Union soviétique, est énorme. Il ne la supporte pas.

Dans le livre de souvenirs dont il dira qu'« il y va pour lui d'une question de vie ou de mort », on trouve un épisode anecdotique, mais obligatoire, de sa rencontre avec Brejnev pendant la guerre : le maréchal Joukov, adjoint du Haut Commandant suprême, aurait souhaité demander conseil au chef du service politique de la 18e armée, le colonel Leonid Ilitch Brejnev, et se serait spécialement rendu auprès de lui – sans le trouver, car Brejnev était sur la Petite Terre, où se déroulaient de très durs combats.

En 1973, un an avant sa mort, Joukov aura une conversation avec Brejnev. Il lui demandera d'être enterré en terre. Brejnev promettra. Mais il ne tiendra pas parole. Joukov sera incinéré.

Lors de cette conversation téléphonique de 1973 entre Joukov et Brejnev, était présent Mikhaïl Pilikhine, un proche de Joukov dans son enfance et sa vieillesse, et son chauffeur pendant la guerre. Mikhaïl Pilikhine est le cousin de Joukov. Le père de Mikhaïl – l'oncle maternel de Joukov – fut l'un des fourreurs les plus réputés de la Moscou prérévolutionnaire. Son atelier était dans la ruelle Kamergerski, à côté du Théâtre d'Art de Moscou. Ses amis étaient le célèbre chef d'orchestre Golovanov et la cantatrice Nejdánova : ce sont eux qui présideront à ses funérailles.

Dans ses mémoires, Joukov écrit des contrevérités sur la famille de son oncle. Il affirme que celui-ci écorchait sans pitié ses riches clients, qu'il exploitait impitoyablement ses ouvriers, qu'il les battait, lui et sa femme, qu'ils traitaient les mineurs de façon inhumaine.

En réalité, l'oncle avait fait venir Joukov du village comme apprenti, l'avait formé au même titre que ses propres fils, puis gardé comme employé. Il avait fait de son neveu un excellent spécialiste en fourrure, en manteaux de dames, et assuré ainsi, vers 1914, un avenir matériel sans souci au jeune homme. Dans l'atelier, on appelait le jeune homme de 15 ans « Gueorgui Konstantinovitch ».

Le cousin de Joukov, Mikhaïl Pilikhine, pardonnera au maréchal la calomnie contre son père. Il dira :

« C'était l'époque. C'est pour ça qu'il a écrit ça dans son autobiographie. Il lui fallait bien entrer au Parti. »

L'offensive sur Berlin commence dans la nuit du 16 avril. Joukov se souvient :

« Le matin du 16 avril, sur tous les secteurs du front, les troupes progressaient avec succès. Mais l'ennemi commença à opposer une résistance du côté des hauteurs de Seelow. »

À 15 heures, le 16 avril, Joukov téléphone à Staline et lui rapporte la résistance de l'ennemi sur les hauteurs de Seelow. Staline écoute calmement et dit :

« Téléphonnez ce soir pour me dire comment les choses évoluent. »

Le soir, Joukov lui dit :

« Avant demain soir, nous ne pourrons pas prendre les hauteurs de Seelow. »

Joukov se souvient :

« Cette fois, Staline ne parlait pas aussi calmement qu'en journée. »

Staline demande :

« Avez-vous la certitude que vous prendrez la position de Seelow demain ? »

Joukov répond :

« Demain, 17 avril, à la tombée du jour, la défense sera percée. »

« Au revoir », dit Staline sèchement et raccroche.

Les hauteurs de Seelow sont prises au matin du 18 avril. Dans les mémoires publiés de Joukov, on ne trouve plus rien sur cette position.

Sur les hauteurs de Seelow, on envoie d'abord l'infanterie dans les champs de mines, puis les chars. Le premier jour ne donne aucun résultat, malgré l'acharnement et le sacrifice incroyables des soldats. Le front de Joukov ne parvient pas à prendre la ligne qui ouvre la route de Berlin, alors même que l'attention de Staline est concentrée sur ce point.

Dans une conversation nocturne avec Joukov, Staline dit :

« Nous envisageons d'ordonner à Koniev de lancer ses armées de chars sur Berlin par le sud. »

En cet instant, Staline pense à deux choses :

Premièrement, des unités américaines peuvent apparaître aux abords de la capitale allemande, et Berlin n'est toujours pas à nous.

Deuxièmement, il veut faire s'affronter, dans la bataille de Berlin, les deux maréchaux, Joukov et Koniev, porter à l'extrême la rivalité de leurs ambitions. Et il y parviendra.

Le commandant du 1er front d'Ukraine, Koniev, écrira plus tard :

« Joukov ne voulait même pas entendre parler de la participation de quiconque, autre que les troupes du 1er front de Biélorussie, à la prise de Berlin. Il faut dire franchement que, même lorsque les troupes du 1er front d'Ukraine combattaient dans Berlin, cela provoquait la rage de Joukov. »

Sur les hauteurs de Seelow, trois jours de suite, on lance des attaques frontales. Là reposent 33 000 soldats soviétiques. L'ensemble de l'opération de Berlin menée par Joukov, ce sont plus de 250 000 morts. Les pertes quotidiennes moyennes pendant les combats pour Berlin sont les plus élevées de toutes les offensives de la Seconde Guerre mondiale : 15 712 morts par jour. À la bataille de Moscou : 10 910 morts par jour, à Stalingrad : 6 392.

Pendant la première semaine de paix, un tiers de million de familles en Russie recevront un avis de décès.

Les troupes de Koniev pénètrent dans la banlieue sud de Berlin avant que l'armée de Joukov n'entre par l'est. Joukov est furieux. Lorsque les unités de la 3e armée blindée de Rybalko, appartenant au front d'Ukraine, approchent du Reichstag, Joukov hurle au téléphone sécurisé :

« Qu'est-ce que vous faites là ?! »

Le 28 avril, Staline ordonne à Koniev de limiter l'action de ses armées au sud et au sud-ouest de Berlin. Le centre de la ville est attribué à Joukov. Le Reichstag sera pris par les troupes de la 3e armée de choc du 1er front de Biélorussie. On prendra le Reichstag le 30 avril, après des combats qui dureront de la matinée à 22 h 50.

Dans la nuit du 30 avril au 1er mai 1945, les troupes allemandes encerclées dans le quartier gouvernemental de Berlin opposent leur dernier, désespéré et acharné, sursaut de résistance. À 3 h 30 du matin, le chef d'état-major de l'armée de terre allemande, le général Krebs, franchit la ligne de front. On le conduit au poste d'observation de Tchouïkov. Krebs prend Tchouïkov pour

Joukov et lui annonce, au nom de Goebbels et Bormann, que la veille, 30 avril, à 15 h 30, Hitler s'est suicidé. Krebs indique que Goebbels souhaite entrer en contact avec le gouvernement soviétique. Il reçoit pour réponse qu'il n'est possible de discuter que d'une capitulation sans conditions. Après le refus de Goebbels et Bormann de capituler sans conditions, le dernier combat commence le 1er mai à 18 h 30. Le matin du 2 mai, on prend la Chancellerie du Reich.

Parmi les premiers à pénétrer dans le bâtiment se trouve un soldat nommé Kourkov. Il vient de l'Oural. Il aimait raconter qu'il faisait la loi chez lui, mais écrivait à sa femme des lettres d'une extrême tendresse.

Et elle lui écrivait :

« Bonsoir, bonjour mon cher mari Nikolaï Petrovitch. Je t'envoie mon salut du fond du cœur et je te souhaite tout le meilleur dans ta vie, surtout dans tes succès au combat. Nous t'embrassons 99 fois, encore une fois nous le ferions bien, mais tu es trop loin de nous. »

Nikolaï Kourkov, du placer aurifère de l'Oural, est mortellement blessé dans la Chancellerie du Reich par un SS de la garde personnelle d'Hitler. Il meurt alors que notre drapeau flotte déjà sur le Reichstag.

Dans le jardin de la Chancellerie, le major Bistrov, le lieutenant-colonel Klimenko et le major Khazine découvrent les corps à moitié calcinés de Goebbels et de sa femme, qui se sont suicidés. Encore un peu, et la masse de soldats soviétiques qui se rue dans la Chancellerie « les aurait piétinés sans même les remarquer, sans regarder sous ses pieds ».

C'est ce que raconte la traductrice de la 3e armée de choc du 1er front de Biélorussie, Elena Rjevskaya. Ces jours-là, dans le bunker d'Hitler, elle traite quantité de documents : la correspondance de Bormann, les papiers personnels d'Hitler.

On sort le cadavre de Goebbels dans une rue de Berlin. Des lambeaux d'uniforme nazi brûlé. Autour du cou, une cravate jaune. Elena Rjevskaya écrit :

« Ce dont je me souviens surtout, c'est de cette cravate – une boucle de soie jaune sur un cou noirci, carbonisé – retenue par un petit insigne métallique rond avec une croix gammée. »

Avant de se suicider, les Goebbels ont tué leurs six enfants. Leurs corps reposaient sous des couvertures dans les sous-sols de la Chancellerie du Reich. Joukov est descendu dans ces sous-sols. Il refusa catégoriquement de regarder les enfants morts de Goebbels.

Quant au corps d'Hitler, on n'en sait encore rien.

Vingt ans plus tard, le 1er novembre 1965, Joukov téléphone à Elena Rjevskaya, devenue écrivaine. « Ici Joukov », dit-il simplement. Et il lui demande un rendez-vous.

Le lendemain, elle vient le voir à sa datcha. Joukov est en costume civil à carreaux, chemise sans cravate. C'est déroutant : nous avons l'habitude de l'imaginer en uniforme. À la datcha sont présents sa belle-mère et sa fille Maria, huit ans. Joukov a 69 ans.

Après la gloire du vainqueur en 1945, il a été envoyé en 1946 au district militaire d'Odessa. Puis, en 1948, plus loin encore : au district militaire de l'Oural. Après la mort de Staline, Joukov devient ministre de la Défense. Mais en 1957, Khrouchtchev le relève et l'écarte de toute activité publique et étatique.

En 1965, sous Brejnev, il apparaît à la tribune de la séance solennelle commémorant le 20e anniversaire de la Victoire. La salle l'acclame avec enthousiasme.

Avec un tel enthousiasme que, pour le défilé de novembre, Brejnev ne l'invite pas. Joukov fera un infarctus. Elena Rjevskaya le rencontre six jours avant cet infarctus. Joukov lui dit :
« J'écris mes souvenirs. Et j'en suis justement arrivé à Berlin. C'est pour ça que j'ai voulu vous voir. Je ne savais pas qu'en mai 1945 le corps d'Hitler avait été découvert. Mais je l'ai lu dans votre livre et je vous ai cru. »

Dans le livre que le maréchal Joukov a lu, Elena Rjevskaya raconte par qui et comment le corps du Hitler suicidé a été trouvé dans les jours de la chute de Berlin, et comment s'est déroulée son identification. Elle y a participé comme interprète militaire.

Le maréchal répète :

« Je ne savais pas qu'Hitler avait été découvert. Et, lors de la conférence de presse de mai 1945, j'ai déclaré qu'on ne savait rien de son sort. Maintenant, je dois décider comment raconter cela dans mes mémoires. »

Après un silence, le maréchal Joukov – qui commandait les troupes prenant d'assaut Berlin en 1945, adjoint du Haut Commandant suprême – demande à l'ancienne interprète :

« Comment est-il possible que je ne l'aie pas su ? »

Joukov se remémore la nuit du 1er mai 1945 :

« J'ai rapporté à Staline qu'un message faisait état du suicide d'Hitler. J'ai demandé ses instructions. Staline répondit : "Il a fini par y arriver, ce salaud. Où est le corps d'Hitler ?" "D'après les informations dont nous disposons, le corps d'Hitler a été brûlé sur un bûcher", ai-je répondu.

"Si rien d'extraordinaire ne se produit, dit Staline, ne téléphonez pas avant le matin. Je veux me reposer un peu. Aujourd'hui, nous avons le défilé du 1er Mai." »

Puis plus un mot sur Hitler.

Pendant ce temps, à Berlin, sur l'ordre de Staline, on recherche le corps d'Hitler. Ce travail est dirigé par le colonel Gorbouchine. Du 1er au 4 mai, on recherche et on trouve des témoins issus de la garde personnelle d'Hitler. L'un d'eux, Harry Mengerhausen, témoin oculaire de la crémation des corps d'Hitler et d'Ève Braun, est interrogé dans une cour. Il dessine à même le sol le plan du jardin de la Chancellerie du Reich, où les corps ont été enterrés. On les retrouve et on les extrait.

Le 8 mai, la presse soviétique publie un communiqué affirmant qu'Hitler se cache quelque part. Le même jour, le colonel Gorbouchine fait venir Elena Rjevskaya. Il lui tend une petite boîte bordeaux foncé et lui dit qu'elle contient les dents d'Hitler, et qu'elle répond de leur conservation de sa tête.

Là même, au quartier général, la télégraphiste Raya essaie une robe de soirée blanche appartenant à Ève Braun, que lui a ramenée un lieutenant Kourachov épris d'elle. La robe est longue, avec un profond décolleté. Raya ne l'aime pas. Elle ne la considère pas comme une pièce historique intéressante.

Le même jour, 8 mai, près de minuit heure de Berlin, déjà le 9 mai heure de Moscou, la radio annonce la signature de l'acte de capitulation sans conditions des forces armées allemandes. L'acte est signé dans le réfectoire de l'école d'ingénieurs militaires de Karlshorst.

Côté soviétique, c'est Joukov qui reçoit la capitulation. Quand le feld-maréchal Keitel signe le document, derrière lui se tient le vice-Beria, Серов. Une fois la cérémonie terminée, les nôtres et les Alliés feront la fête jusqu'au matin. Joukov dansera.

Pour identifier les dents d'Hitler, on a l'aide de l'assistante du dentiste d'Hitler, Käte Heusermann. Le cabinet se trouvait au centre de Berlin, Kurfürstendamm 213. Pendant la guerre, Heusermann et sa sœur avaient aidé des médecins juifs à se cacher. Fin avril, elle refuse l'offre de quitter Berlin par avion. Maintenant, dans les ruines de la Chancellerie du Reich, elle retrouve les radiographies des dents d'Hitler. L'identification de ses restes a eu lieu.

Tous ceux qui participent à la mission de recherche et d'identification des restes d'Hitler sont persuadés que toute incertitude sur sa mort serait néfaste, car elle agiterait une population qui a hystériquement cru en lui pendant tant d'années. Et, surtout, le peuple soviétique a le droit de savoir qu'un point final est mis à la guerre. Il a payé ce droit de son sang.

Staline, lui, en pense autrement. Il ne sait pas encore comment utiliser ces informations, quoi faire du corps d'Hitler, mais, par habitude, il classe aussitôt le tout secret. Il va "choyer" ce cadavre, chercher comment l'exploiter. Quant à sa responsabilité devant le peuple vainqueur et devant le monde entier, il ne la ressent pas.

Les preuves matérielles – c'est-à-dire la mâchoire d'Hitler – ainsi que les Allemands qui ont aidé à l'identification sont expédiés à Moscou.

À la mi-juillet 1945, Staline demande à Joukov :

« Alors, où est Hitler ? »

Vingt ans plus tard, le maréchal Joukov se pose la question :

« Mais enfin, il m'a bien demandé : Où est Hitler ? Pourquoi ? »

Joukov dit :

« Si ça relevait du NKVD, Beria était présent à notre conversation avec Staline. Pourtant, Beria se taisait. »

Le maréchal pense sincèrement que, puisque Beria se taisait, c'est qu'il n'était pas au courant. En réalité, on sait que Beria était au courant.

Joukov ajoute :

« Et Серов était à Berlin. Il habite encore dans le même immeuble que moi, rue Granovski. Je l'ai interrogé. Il ne sait rien. »

Le général Серов, qui était en mai 1945 le vice-Beria, était, lui aussi, au courant.

En 1965, Joukov dit :

« Ce n'est pas possible que Staline ait su. J'étais très proche de lui. »

Joukov a envie de croire que Staline lui aussi ignorait la vérité. Mais ce que lui raconte Elena Rjevskaya le force à la croire. On en trouve la confirmation à la page 272 du tome III de la 10e et plus complète édition de ses mémoires :

« L'enquête, la façon dont elle s'est déroulée, a été décrite avec une exhaustivité totale par Elena Rjevskaya dans son livre *La fin d'Hitler — sans mythe ni roman policier*. J'ai acquis la conviction qu'il n'y a aucune raison de douter du suicide d'Hitler. »

Le 4 mai 1945 commence l'insurrection antifasciste de Prague. Autour de la ville, des divisions SS sont massées. La Prague insurgée ne peut résister longtemps aux troupes allemandes.

À quarante kilomètres au sud-ouest de la capitale tchécoslovaque se trouve la 1re division de l'armée d'Andreï Vlassov. Vlassov est un général soviétique, favori de Staline, héros de la bataille de Moscou, dont l'armée est encerclée en 1942 sur le front de Volkhov. Fait prisonnier, il rallie les

Allemands.

En Europe, les troupes de Vlassov se font connaître par leurs actions contre les partisans yougoslaves. En 1944, elles participent activement à la sanglante répression de l'insurrection de Varsovie.

Le 5 mai 1945, des officiers tchèques arrivent à la 1^{re} division, près de la Prague insurgée, pour demander de l'aide. Une saine haine du fascisme éclate soudain chez ces hommes qui ont suivi Vlassov pendant trois ans. Ils marchent sur Prague et libèrent la ville avec les insurgés. Beaucoup tombent au combat.

Le 7 mai, la 1^{re} division quitte Prague, où, conformément à un accord soviéto-américain, entrent les troupes soviétiques.

Vlassov lui-même est catégoriquement opposé à l'idée de prêter main-forte à l'insurrection antifasciste de Prague. Lors de la dernière réunion, juste avant le départ de la division, il déclare : « Si mes ordres ne sont pas obligatoires pour vous, je n'ai plus rien à faire ici ! » Vlassov ne se trouvera pas avec les unités de son armée qui libèrent Prague.

Le défilé de la Victoire est prévu pour le 24 juin 1945. Quelques jours avant, Staline convoque Joukov et lui demande s'il sait encore monter à cheval.

« Oui, je n'ai pas oublié », répond Joukov.

« Bien, vous aurez à passer les troupes en revue au défilé de la Victoire. Rokossovski commandera le défilé », dit Staline.

Joukov le remercie pour cet honneur et demande s'il ne serait pas préférable que Staline, en tant que Commandant suprême, passe lui-même les troupes en revue.

Staline répond :

« Je suis trop vieux pour passer des défilés en revue. C'est vous qui le ferez, vous êtes plus jeune. »

Dans la version complète de ses mémoires, Joukov ajoute :

Sur l'aérodrome central où se déroulaient les préparatifs du défilé, Joukov rencontre le fils de Staline, Vasili. Celui-ci lui dit :

« Père se préparait à passer lui-même le défilé de la Victoire. Mais il y a eu un incident. L'autre jour, pendant l'exercice, le cheval s'est emballé dans le manège. Père s'est accroché à la crinière, mais n'a pas pu tenir et il est tombé. Il s'est relevé, a craché par terre et a dit : "Ce sera Joukov qui passera le défilé." »

Le 24 juin 1945, au dixième coup de l'horloge de la tour Spasski, sous les applaudissements et les notes de *Gloire* de Glinka, Joukov, sur un cheval blanc, s'avance sur la place Rouge. Des maréchaux aux simples soldats, toute l'élite de l'armée, ceux qui ont survécu, sont là immobiles devant lui. Puis Joukov monte sur le Mausolée et se tient aux côtés de Staline.

Il tombe des trombes de pluie. Joukov a envie de chasser l'eau du bord de sa casquette, mais, voyant Staline immobile, il n'ose pas. Staline ne bouge pas, et la pluie ruisselle du bord de sa visière.

La Journée de la Victoire sera fêtée encore deux fois. À la fin de 1947, Staline la supprimera. La Journée de la Victoire, comme fête nationale, ne reviendra qu'en 1965, vingt ans après la fin de la guerre.